

constructibles dans des zones désaffectées, le tout vraisemblablement entaché de corruption et de commissions occultes. Depuis ses premiers succès en Asie, en Corée et au Japon, Marie s'était implantée à Hongkong et à Pékin et avait souhaité acquérir de nouvelles vitrines à Shanghai et dans le Sud du pays, avec des projets déjà bien avancés d'ouvrir des succursales à Shenzhen et à Canton. Mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu dire que ce Zhang Xiangzhi était lié au crime organisé.

Arrivé à l'hôtel Hansen, où une chambre m'avait été réservée, Zhang Xiangzhi gara la Mercedes dans la cour privée intérieure et alla prendre ma valise dans le coffre pour me guider jusqu'à la réception. Il n'était en rien à l'origine de la réservation de la chambre, qui avait été faite depuis Paris par une agence de voyage (une formule *Escapade* d'une semaine, voyage et hôtel compris, à laquelle j'avais fait ajouter une semaine de séjour supplémentaire pour mon propre agrément), mais il prenait tout en mains et ne me laissait aucune initiative. Il me fit asseoir dans un canapé à l'écart et se présenta seul à la réception pour enregistrer mon arrivée. Je l'attendais près de l'entrée, à côté

d'un morne alignement de plantes vertes poussiéreuses qui croussaient dans des bacs, et je le regardais remplir ma fiche de renseignements d'un œil las. À un moment, il revint vers moi, rapide, soucieux, la main pressée, et me demanda mon passeport. Il retourna à la réception et je me mis à suivre des yeux mon passeport avec inquiétude, le regardant passer de main en main en craignant de le voir soudain escamoté comme dans un tour de bonneteau entre les mains d'un des nombreux employés qui s'activaient derrière le comptoir. Après quelques nouvelles minutes d'attente, Zhang Xiangzhi revint vers moi avec la carte magnétique de ma chambre, rangée dans un petit étui en carton rouge et blanc décoré d'idéogrammes déliés, mais il ne me la donna pas, il la garda à la main. Il empoigna ma valise et m'invita à le suivre, prit le chemin des ascenseurs pour monter dans ma chambre.

C'était un hôtel trois étoiles, propre et calme, nous ne croisâmes personne à l'étage, je suivais Zhang Xiangzhi dans un long couloir désert, un chariot de ménage abandonné encombrait le passage. Zhang Xiangzhi introduisit la carte magnétique dans la serrure et nous entrâmes dans la

chambre, très sombre, les rideaux étaient tirés. Je cherchai à allumer la lumière dans le vestibule, mais les balanciers des interrupteurs tournaient à vide. Je voulus allumer la lampe de chevet, mais il n'y avait pas de courant dans la chambre. Zhang Xiangzhi m'indiqua un petit réceptacle fixé au mur près de la porte d'entrée, dans lequel il fallait glisser la carte pour obtenir l'électricité. Il fit glisser lentement la carte dans l'urne, en démonstration, et toutes les lumières s'allumèrent à la fois, aussi bien dans la penderie que dans le cabinet de toilette, un ventilateur se réveilla dans la salle de bain et l'air conditionné se mit bruyamment en route dans la pièce. Zhang Xiangzhi alla ouvrir les rideaux et resta un moment à la fenêtre, pensif, à regarder la Mercedes neuve garée en contrebas dans la cour. Puis, il se retourna. Je crus qu'il allait partir, mais non. Il alla s'asseoir sur un fauteuil, se croisa les jambes et sortit son propre téléphone portable de sa poche, et, sans paraître se préoccuper le moins du monde de ma présence (j'attendais debout dans la chambre, j'étais fatigué par le voyage, j'avais envie de prendre une douche et de m'étendre sur le lit), il se mit à composer un numéro sur le cadran, en suivant à la lettre les

instructions d'une carte téléphonique bleutée en équilibre sur sa cuisse, sur laquelle était écrit IP, suivi d'idéogrammes et de chiffres codés. Il recommença à une ou deux reprises, avant d'arriver à ses fins et d'attirer brusquement mon attention d'un grand geste de la main, me faisant venir, accourir à ses côtés, pour me tendre précipitamment l'appareil. Je ne savais quoi dire, ni où parler, ni qui me parlerait, ni en quelle langue, avant d'entendre une voix féminine dire allô, apparemment en français, allô, répétait-elle. Allô, finis-je par dire. Allô, dit-elle. Le quiproquo était complet (je commençais à me sentir mal). Marie ? Les yeux perçants et attentifs levés vers moi, Zhang Xiangzhi m'invitait à entamer la conversation en me disant que c'était Marie au téléphone — Marie, Marie, répétait-il en désignant l'appareil —, et je finis par comprendre qu'il avait composé le numéro de téléphone de Marie à Paris (son numéro au bureau, le seul qui était en sa possession), et que j'étais en communication avec une secrétaire de la maison de couture *Allons-y Allons-o*. Mais je n'avais pas du tout envie de parler à Marie maintenant, surtout en présence de Zhang Xiangzhi. Me sentant de plus en plus mal, je voulus raccrocher, mais je ne

savais sur quelle touche appuyer, comment interrompre la communication, et je lui rendis précipitamment l'appareil, comme un objet incandescent qui me brûlait les doigts. Il replia le volet du téléphone, le fit claquer sèchement, pensif. Il reprit la carte téléphonique posée sur sa cuisse, la tapota contre le dos de sa main comme pour l'épousseter, et me la tendit à distance sans quitter son fauteuil. *For you*, me dit-il, et il m'expliqua en anglais que, si je voulais téléphoner, je devais exclusivement me servir de cette carte, composer le 17910, puis le 2, pour avoir les instructions en anglais (le 1 en mandarin, si ça me chantait), puis le numéro de la carte, suivi du code (PIN) 4447, puis le numéro, 00, pour l'étranger, 33 pour la France, etc. *Understand?* dit-il. Je dis que oui, plus ou moins (le principe, en tout cas, peut-être pas les détails). Si je voulais téléphoner, il fallait toujours passer par l'intermédiaire de cette carte — toujours, dit-il —, et, me désignant le vieux téléphone fixe de la chambre d'hôtel posé sur la table de chevet, il me fit non de la main à distance, avec force, comme un ordre, un commandement. *No*, dit-il. *Understand? No. Never. Very expensive*, dit-il, *very very expensive*.

Dans les jours qui suivirent, Zhang Xiangzhi se contenta de m'appeler une ou deux fois sur le téléphone portable qu'il m'avait offert pour prendre de mes nouvelles et m'inviter à déjeuner. Depuis mon arrivée, je passais la plupart de mes journées seul à Shanghai, je ne faisais pas grand-chose, je ne connaissais personne. Je me promenais dans la ville, je mangeais au hasard, des brochettes de rognons épicées au coin des rues, des bols de nouilles brûlants dans des bouis-bouis bondés, parfois des menus plus élaborés dans des restaurants de grands hôtels, où je consultais longuement la carte dans des salles à manger kitsch et désertes. L'après-midi, je faisais la sieste dans ma chambre, et je ne ressortais qu'à la nuit tombée, quand l'air s'était quelque peu rafraîchi. Je marchais dans la nuit tiède, perdu dans mes pensées, remontais Nanjing Road, indifférent au bruit et à l'animation des boutiques illuminées de néons chamarrés. Mes pas aimantés par le fleuve, je finissais toujours par déboucher sur le Bund, accueilli par son air marin et ses embruns. Je traversais le passage souterrain, et je déambulais lentement le long du fleuve, laissant traîner le regard sur la rangée de vieux bâtiments euro-

péens aux toits illuminés qui éclairaient la nuit d'un halo de lumière verte dont les pâleurs d'émeraude se reflétaient en tremblant dans les eaux du Huangpu. Sur l'autre rive, par-delà les flots encrassés de déchets végétaux, boues et algues qui stagnaient dans l'obscurité dans un ressac majestueux en suspension à la surface de l'eau, se lisait dans le ciel comme dans les lignes de la main la ligne futuriste des gratte-ciel de Pudong, avec la boule caractéristique de l'Oriental Pearl, et, plus loin, sur la droite, comme en retrait, modeste et à peine éclairée, la majesté discrète de la tour Jinmao. Accoudé au parapet, pensif, je regardais la surface noire et ondulante du fleuve dans l'obscurité, et je songeais à Marie avec cette mélancolie rêveuse que suscite la pensée de l'amour quand elle est jointe au spectacle des eaux noires dans la nuit.

Était-ce perdu d'avance avec Marie ? Et que pouvais-je en savoir alors ?

Il n'était pas prévu que j'aille à Pékin pendant ce voyage, la décision d'y passer quelques jours avait été prise à l'improviste. Zhang Xiangzhi m'avait téléphoné un soir au pied levé pour me

proposer de l'accompagner à un vernissage. L'exposition se tenait à la périphérie de la ville, dans un grand hangar aménagé en espace d'art contemporain, où les artistes présentaient des vidéos mobiles, les projecteurs fixés dans le vide à des tiges métalliques qui se balançaient doucement dans l'obscurité du hangar, les images projetées se diluant sur les murs, se séparant et se décomposant pour se rejoindre et se quitter à nouveau. C'est là que je fis la connaissance de Li Qi. Elle était assise par terre sur le sol en béton, seule dans la pièce, adossée au mur, longs cheveux noirs et veste en cuir crème. J'avais tout de suite remarqué sa présence, mais je ne lui avais adressé la parole que plus tard, à proximité du buffet, vins australiens et bières chinoises en bouteilles disposés en vrac sur une table à tréteaux qui accueillait des piles de prospectus et des catalogues d'expositions. Elle avait remarqué que je n'étais pas Chinois (sa perspicacité m'avait amusé, et qu'est-ce qui vous fait croire ça ? avais-je dit). Votre sourire, avait-elle dit, votre léger sourire (tout ceci en anglais et sans se départir de ce léger sourire qui nous venait aux lèvres de manière irrépressible depuis que nous nous parlions, qu'un rien déclenchait et que sem-

blait nourrir en permanence le plus bénin combustible). Nous avions été nous asseoir sur un banc dans le terrain vague qui jouxtait la galerie avec deux bouteilles de Tsingtao, puis quatre, puis six, puis la nuit, doucement, était tombée, et nous étions toujours ensemble, silhouettes en ombres on ne peut plus chinoises éclairées par intermittence par de mouvants jeux de lumière liquide verte et rouge qui provenaient des projections vidéos mobiles à l'intérieur de la galerie. Des essais de sonorisation avaient lieu dans le hangar, et de brusques bouffées de *metal rock* chinois emplissaient soudain l'air calme de cette soirée d'été en faisant vibrer les vitres et sursauter les sauterelles dans la nuit tiède. On ne s'entendait plus sur le banc et je m'approchai d'elle, mais, plutôt que d'élever la voix pour couvrir la musique, je continuais de lui parler à voix basse en frôlant ses cheveux de mes lèvres, tout près de son oreille, je sentais l'odeur de sa peau, quasiment le contact de sa joue, mais elle se laissait faire, elle ne bougeait pas, elle n'avait rien entrepris pour se soustraire à ma présence — je voyais ses yeux dans le noir qui regardaient au loin en m'écoutant — et je compris que quelque chose de tendre était en train de naître. Elle m'avait

expliqué qu'elle devait se rendre à Pékin le lendemain pour son travail et m'avait proposé de l'accompagner, je ne pouvais rester qu'une ou deux nuits, rien ne m'empêchait de revenir dès le surlendemain à Shanghai, le train de nuit était confortable et ne coûtait pas très cher — et, de toute manière, je n'avais rien de particulier à faire à Shanghai. N'est-ce pas ? J'avais hésité, pas très longtemps, et je lui avais souri, je l'avais regardée longuement dans les yeux en m'interrogeant sur la nature exacte de cette proposition et de ses éventuels, implicites et déjà délicieux, sous-entendus amoureux.

Le jour du départ, j'avais quitté l'hôtel en début de soirée. Je n'avais pas pris de bagage, seulement un sac à dos, qui contenait quelques affaires de toilette, ainsi que le téléphone portable qu'on m'avait offert et qui ne sonnait jamais (mais personne n'avait le numéro à l'exception de Zhang Xiangzhi et de Marie). Comme j'avais du temps devant moi, plutôt que de prendre un taxi, je m'étais rendu à la gare en autobus, et je regardais par la vitre les rues de Shanghai disparaître dans la pénombre orangée du couchant.